



HAL
open science

L'antiscience pense-t-elle ?

Dominique Janicaud

► **To cite this version:**

Dominique Janicaud. L'antiscience pense-t-elle?. *Alliage: Culture - Science - Technique*, 1991, 10, pp.9-12. hal-03419439

HAL Id: hal-03419439

<https://hal.science/hal-03419439>

Submitted on 8 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ANTISCIENCE PENSE-T-ELLE ?

Dominique Janicaud

Je n'ai rien à objecter aux critiques de D. Lecourt sur le rôle joué par l'Église catholique, aux siècles passés, dans le rejet du progrès scientifique. Mais de quoi faut-il le plus s'étonner (ou se scandaliser) ? De l'hostilité explicite et dogmatique, ou d'un apparent libéralisme qui fait flèche de tout bois (en témoigne, entre autres spéculations, un best-seller récent où le Big Bang est exploité au profit du Créateur ?) Bien que ne nourrissant aucune sympathie pour la première, je reconnais qu'elle avait au moins le mérite de la clarté et ne prétendait pas solliciter — comme le second — les résultats scientifiques pour n'en retenir, dans la confusion, que des arguments pro-théologiques.

L'"antiscience" ne se réduit nullement à cela et pose des problèmes de fond beaucoup plus complexes, à partir du moment où l'on discerne que le terme d'antiscience fait courir un risque d'amalgame entre des attitudes et des doctrines non seulement hétérogènes, mais surtout porteuses d'objections inégalement fécondes.

Ce qui fait difficulté, ce n'est pas l'*existence* de résistances multiformes envers le progrès scientifique (et bien avant la contestation des années 70 dont l'une des nouveautés est qu'elle touche les milieux scientifiques eux-mêmes) : comment imaginer que des transformations considérables des modes de pensée et de vie (où se décèlent déjà des convergences effectives entre sciences et techniques) auraient pu se produire sans susciter des réactions de rejet allant jusqu'à mettre en cause la racine du "mal" supposé : le projet scientifique lui-même ? Ces rejets ont déjà commencé bien avant Hiroshima et les pollutions massives : on en trouve déjà des amorces théoriques et affectives chez Rousseau (dès son *Discours sur l'origine des sciences et des arts*, de 1749).

Ce qui est embarrassant et mérite de faire problème, c'est que, de la masse de ces "résistances", dont beaucoup peuvent être écartées comme viscérales ou obscurantistes, se détachent des objections et des questions qui ne vont pas recevoir facilement des réponses satisfaisantes du côté des scientifiques, des philosophes de la science ou des responsables institutionnels du développement scientifique. Lecourt signale lui-même le thème, devenu courant, de la "technoscience", à propos de laquelle il reconnaît qu'«on se fonde sur certaines évidences apparemment irrécusables». L'adverbe «apparemment» est ici ambigu : signifie-t-il manifestement ou en apparence ? Les exemples

donnés aussitôt concèdent bien que l'emprise de la "Big Science" n'est pas imaginaire ; mais Lecourt minimise la portée de cette concession en remplaçant le rôle des grands instruments «dans un processus d'expérimentation qui reste guidé par une théorie très abstraite.» Autrement dit, la technicisation de la science n'est pas niée, mais réintégrée dans le cadre classique de l'instrumentalisation, ce qui permet *de facto* de récupérer toutes les interrogations qui se sont cristallisées depuis plusieurs décennies autour de cette thématique de la technoscience.

Il n'est pas exact que ce terme n'apparaisse que dans un contexte conservateur et antiscientifique. Ni Habermas, ni Lyotard, ni Vattimo ne rejettent la modernité, ni d'ailleurs la science. Ils s'attaquent essentiellement à une *idéologie* réactionnaire, qui utilise la jonction technoscientifique dans un esprit néo-positiviste et au profit des formes nouvelles de domination et d'exploitation du capitalisme avancé. L'orientation des travaux de Jacques Ellul est différente : elle devient très "réactive" à l'égard de la science et de la technique contemporaines, surtout dans *le Bluff technologique* ; je serais, pour ma part, enclin à introduire des nuances dans les analyses souvent trop polémiques et globalisantes d'Ellul, lesquelles ont cependant le mérite de venir glisser quelque inquiétude dans ce que Castoriadis, de son côté, a appelé «l'époque du conformisme généralisé» : quand Ellul entend défendre le droit de dire non à l'obsession productiviste, aux gaspillages, à l'univers du gadget, aux abrutissements publicitaires, on ne doit quand même pas rabattre ces critiques sur des crispations purement réactionnaires, et d'autant moins qu'Ellul est sensible aux ambivalences et à l'imprévisibilité du phénomène technique au sens moderne («Le progrès technique soulève des problèmes plus difficiles que ceux qu'il résout», voir *le Bluff technologique*, p. 67 sq.). Surtout, il ne faut pas oublier qu'Ellul a écrit en 1954 un ouvrage prémonitoire (récemment réédité) : *la Technique ou l'Enjeu du siècle*, où il avait su dégager un certain nombre de caractères de la technique moderne (auto-accroissement, unicité ou inséparabilité, entraînement des techniques, universalisme, autonomie) sur lesquels on aimerait que la discussion fût plus spécifiée. Des analyses presque classiques de Simondon et de Ladrière viennent recouper ce travail d'Ellul, en particulier sur l'auto-organisation du technoscientifique et sur le caractère réticulaire du progrès technologique (voir, de Jean Ladrière, *les Enjeux de la rationalité*).

Le problème de la technoscience ne se limite donc nullement à la question de savoir si la science contemporaine est l'otage des équipements gigantesques de la Big Science, de telle sorte que se formerait un système qui échapperait complètement au contrôle humain et nous plongerait dans la «barbarie». Il est trop facile de réduire ces perspectives à leur formulation la plus grossière pour mieux en mettre de côté les enjeux. Pour ma part, dans *la Puissance du rationnel*, je n'ai pas soutenu que le «système technoscientifique échappe à tout contrôle humain» : j'ai analysé la dynamique de la potentialisation en

ses différentes phases ; le danger d'autonomisation complète de la phase ultime, proprement technoscientifique, a été examiné comme un risque, mais ni comme un fait déjà acquis, ni comme une fatalité absolue ; d'autre part, je ne partage nullement le manichéisme catastrophiste de Michel Henry et j'ai marqué ce qui me sépare de *la Barbarie* (voir «Pouvons-nous raison garder?», in *Science et Philosophie, pour quoi faire?*, et *Alliage* n° 9).

«La science est la théorie du réel»

Lecourt, il est vrai, renvoie «à l'interrogation philosophique de fond», celle de Heidegger, qui, d'après lui, «vise juste» (concession assez surprenante), mais uniquement en tant qu'elle atteint une représentation scientiste et positiviste de la science. Il n'est pas question d'examiner ici toutes les implications de l'affirmation heideggerienne d'après laquelle «la science ne pense pas» : nous y avons consacré, Jean-Marc Lévy-Leblond et moi-même, un séminaire d'une année, sans prétendre d'ailleurs venir à bout de toutes les difficultés. Il est certain que Heidegger connaissait les positions du Cercle de Vienne et celles de Carnap en particulier (lequel a vivement critiqué la conférence «Qu'est-ce que la métaphysique ?»). Mais cela ne signifie nullement que la restriction de la discussion à cet horizon idéologique (autour de la position néo-positiviste de la science) permette de saisir ce qu'il y a de plus intéressant dans sa pensée. Pour mieux le comprendre, il faut se référer à un texte qu'on cite beaucoup moins souvent que *la Question de la technique*, mais qui est plus éclairant en ce qui concerne la science elle-même, «Science et méditation» (voir *Essais et conférences*, p. 49-79). Heidegger y prend comme fil conducteur une courte phrase : «La science est la théorie du réel», ce qui lui permet de montrer comment la science moderne reprend et transforme la *theoria* grecque : le réel devient ce qui est objectivable. Mais cela ne veut nullement dire qu'il suffise de contempler ou de découvrir un réel en soi, déjà tout constitué. La théorie, au sens moderne, est au contraire, «cette élaboration du réel qui le "piège" (*nachstellt*) et s'en assure» (*trad. cit.*, p. 62). Cette incessante réobjectivation déclenche «des interrogations nouvelles, souvent décisives» (*ibid.*, p. 66) ; le déterminisme de la physique classique est donc dépassé : dans la physique du champ et du noyau, «l'objet lui-même disparaît» (*ibid.* p. 68) ; ce qui prime est le dynamisme de mises en relation et à disposition d'un "réel" constamment réélaboré : tel est le ressort du fameux *Gestell* technologique (mal traduit par «arraisonement»), dispositif plus complexe que l'instrumentalisation.

J'ai donné ces citations pour montrer très précisément que Heidegger ne prend pas «pour argent comptant la conception positiviste de la science dans sa version comtienne» et qu'il n'en reste nullement à une conception lapla-

cienne marquée par les succès de la mécanique rationnelle. Mais cette mise au point ne suffit pas ; elle a été faite à partir d'une présupposition de Lecourt, qui doit être maintenant mise en question : la prise de conscience de la révolution scientifique probabiliste, des théories du chaos et de la turbulence, etc., permettrait de se libérer du scientisme. C'est confondre deux niveaux bien différents ; le changement de paradigmes épistémologiques et l'investissement idéologique de la science comme source exclusive de valeurs. L'adoption de modèles aléatoires n'est nullement incompatible avec une attitude scientiste. Pourquoi le scientisme serait-il forcément déterministe ? Le mode de raisonnement de Lecourt en offre sans doute un bon exemple. Il fait dépendre l'abandon du scientisme de la science elle-même ; on peut se demander si ce n'est pas encore là du scientisme : attendre que la science nous mette le nez sur des problèmes pour en discerner l'existence.

Mais trêve de soupçons ; si la science, par sa complexification, oblige à (se) poser des questions philosophiques, deux attitudes sont également à exclure : celle qui ferait la fine bouche et refuserait de prendre en considération des transformations conceptuelles, sous prétexte qu'elles s'élaborent dans le mouvement de la recherche scientifique ; celle qui se contenterait d'enregistrer ces transformations, sans en repenser les principes et les conséquences .

Il reste un problème considérable que Lecourt n'aborde pas vraiment : celui du "décrochage" entre spéculation et effectivité. On peut soutenir à la fois que la science «pense» dans les secteurs les plus fondamentaux de sa recherche, mais que les processus techno-économiques, de son développement échappent de plus en plus au contrôle démocratique pour n'obéir qu'à des contraintes spécifiques (le problème sera alors de déterminer la part des impératifs proprement techniques et celle de la rentabilité du capitalisme «dans tous ses états»).

Notre chance, c'est que, dans la situation de complète redistribution des cartes où nous nous trouvons (aussi bien au niveau des savoirs qu'à celui des pouvoirs politiques sur notre planète instable), le savoir critique garde un pouvoir d'ébranlement et de récréation. Cela ne veut dire ni que «les idées mènent le monde» (comme le croyait encore Hegel), ni l'inverse (comme l'a répété la vulgate marxiste), mais que le nouveau monde qui se construit ne sera peut-être pas tout à fait le même, suivant que nous serons — ou non — capables de penser les limites de l'antiscience — et peut-être aussi celles de la science.

Roger-Pol Droit (sous la direction de), *Science et Philosophie, pour quoi faire ?*
Le Monde-Editions, 1990.

Jacques Ellul, *le Bluff technologique*, Hachette, 1988 ;
la Technique ou l'Enjeu du siècle, Economica, 1990.

Michel Henry, *la Barbarie*, Grasset, 1987.

Dominique Janicaud, *La Puissance du rationnel*, Gallimard, 1985 ;

A nouveau la philosophie, Albin Michel, 1991.

Jean Ladrière, *les Enjeux de la rationalité*, Aubier-Montaigne, 1977.